

Fenêtres sur confinement

Assis sur le canapé, confiné seul dans mon appartement parisien, je commençais à m'ennuyer de rester là, à ne rien faire. Je jetai quelques regards à ma bibliothèque mais rien n'y faisait, depuis que nous étions enfermés chez nous, pour notre santé, il m'était impossible de lire. Et puis à quoi bon lire des livres sans images. Alors je me tournai vers ma fenêtre, seul espace de liberté, seule ouverture vers l'extérieur. Mais même là je me trouvais confiné. Je n'avais pas la chance de certains, ma fenêtre ne donnait que sur un grand mur en crépi blanchâtre : pas de campagne à perte de vue, pas de toits, pas même une petite cour où j'aurais pu apercevoir les voisins, les saluer et passer le temps.

Dans le silence de cet après-midi monotone, un bruit me fit sursauter. Un livre était tombé de ma bibliothèque. Je m'approchai et ramassai le volume. Leon Battista Alberti. *De Pictura*. Je voulus le remettre à sa place mais une page s'était abîmée dans la chute. L'exemplaire était noirci de commentaires, de phrases soulignées et de paragraphes encadrés. Mon regard fut attiré par quelques lignes qu'un grand point d'exclamation griffonné au crayon dans la marge semblait désigner : « D'abord j'inscris sur la surface à peindre un quadrilatère à angles droits aussi grand qu'il me plaît, qui est pour moi en vérité comme une fenêtre ouverte à partir de laquelle l'histoire représentée pourra être considérée. »

Je connaissais parfaitement ce paragraphe. Combien de fois l'avais-je expliqué à mes étudiants. Il m'était même arrivé de le donner comme sujet de dissertation. Pourtant, en le lisant, un frisson me parcourut la colonne vertébrale... Ce n'était qu'un simple courant d'air, j'avais laissé la fenêtre ouverte. Lorsque je voulus la refermer, je m'aperçus que quelque chose avait changé. Le mur en crépi blanc avait disparu et, à la place, je distinguais à présent... une autre fenêtre. Ouverte, elle aussi. Une grande fenêtre dont le battant de bois s'ouvrait sur une pièce sombre. Au bout de quelques instants, deux jeunes femmes firent leur apparition. La première alla se cacher derrière le contrevent. Elle avait en partie dissimulé son visage derrière un tissu blanc qui couvrait aussi ses cheveux. Ce geste ne m'étonna guère. Nous devons tous porter un masque à présent et les gestes barrières étaient encore en vigueur. Mais elle ne semblait pas effrayée. Au contraire, ses yeux plissés et ses pommettes hautes trahissaient un franc sourire. La seconde, plus jeune, n'avait pas la pudeur de son aînée. Cheveux et épaules nus, vêtue d'une robe qui laissait paraître son décolleté, elle était accoudée sur le rebord, la tête posée sur son poing et me regardait fixement, d'une mélancolie teintée d'un léger sourire. Les deux jeunes filles gardèrent cette pose pendant une éternité. Moi, je n'osais plus bouger. Leurs regards me troublaient. Seuls mes yeux passaient de l'une à l'autre. Quelle situation étrange. Nous étions face



Fig. 1. Bartolomé Esteban Murillo, *Deux femmes à la fenêtre*, 1655-1660, huile sur toile, 125 × 104 cm, Washington, National Gallery of Art. © National Gallery of Art, Washington.

à face, confinés tous les trois, chacun chez nous. Notre fenêtre était notre seule issue, notre seul moyen d'engager, à distance, ce dialogue qui ne nécessitait aucun mot.

J'éprouvais une sensation de déjà-vu. Plus je les regardais, plus j'étais persuadé de les connaître. Et comme si elles avaient senti mon hésitation, comme si elles avaient compris que j'allais rompre ce silence et leur demander qui elles étaient, elles rentrèrent chez elles et refermèrent les volets de bois. Je me frottai les yeux de longues secondes, encore désorienté par ce moment insolite, lorsqu'une musique se fit entendre. Je relevai la tête. Les jeunes filles n'avaient pas réapparu. Elles avaient laissé la place à un groupe de cinq hommes dont le bruit tranchait avec leur silence.

Dépassant d'une fenêtre qui creusait à présent un mur en briques rouges, un homme chauve, de petites lunettes rondes sur le bout du nez, chantait en une langue qui m'était inconnue mais dont je percevais néanmoins les sonorités germaniques. L'enthousiasme qu'il mettait à la tâche était tel que je me serais mis à chanter, moi aussi, si j'avais connu les paroles, ou plus encore si j'avais su parler cette langue. Un homme regardait par-dessus son épaule. Il voulait chanter, lui aussi. Un autre en revanche ne se préoccupait que du verre qu'il tenait à la main et qu'il finit cul-sec, la tête étirée en arrière pour n'en laisser aucune goutte. Face à eux, leur camarade ne semblait pas partager leur ivresse. Comme la jeune fille précédente, il était accoudé au

rebord, la tête posée sur son poing. Il tenait fermement de la main droite une cruche en métal. Lorsqu'il s'aperçut de ma présence, il disparut un instant assez long du cadre de la fenêtre. Il revint avec un verre qu'il remplit d'un vin rouge foncé, presque noir, qui semblait avoir été directement pressé des grappes de la vigne qui courait au-dessus d'eux. Il me le tendit, sans un mot, puis il passa la main sur son chapeau et en tira une longue pipe en bois clair. Il la bourra de tabac, l'alluma et m'en fit généreusement cadeau.

Ce trente-septième jour de confinement prenait une tournure étonnante, mais qui ne me déplaisait pas. Le temps s'était dilaté. Et pour une fois ce n'était pas dû à l'ennui. Nous restâmes là pendant de longues minutes, à nos fenêtres respectives, à écouter leur ami chanter. L'esprit embrumé par la fumée et l'alcool, mon regard fut alors attiré par un homme que je n'avais pas encore aperçu. Légèrement en retrait, il ne cessait de me faire signe. Lorsque je le regardai enfin, il se mit à faire des grimaces et à agiter la tête, ce qui fit tinter les clochettes de son béret – parfaitement en rythme avec la chanson, je dois dire. Je ne pouvais détacher mon regard de cet homme au visage porcin. Les plis des joues et du cou, la petite moustache et le bouc qui zébrait son menton donnaient à son visage l'air d'un masque de carnaval trop grand pour lui. Quand tout à coup il se pencha, agrippa le montant central de la fenêtre et leva l'index de sa main droite. Lentement, comme s'il s'apprêtait à faire un geste de la plus



Fig. 2. Jan Steen, *Discussion de rhétoriciens à la fenêtre*, 1658-1665, huile sur toile, 75,9 × 58,6 cm, Philadelphie, Philadelphia Museum of Art. © Philadelphia Museum of Art.

haute importance, il joignit le majeur et le pouce. Ce fut au moment précis où il claqua des doigts que cette joyeuse compagnie disparut...

« Fermez les volets ! » Je sursautai à ce cri venu de la rue. M'étais-je endormi ? L'alcool semblait encore faire son effet, mais mon attention fut violemment rappelée à la réalité par un épouvantable tapage. Des aboiements me firent de nouveau lever les yeux vers la fenêtre en face de moi. Je la vis immédiatement. La bruyante créature était en partie cachée par les barreaux métalliques du garde-corps vert-de-gris. Blanc et noir, les oreilles tombantes ne laissant paraître que son museau et sa truffe, il avait cessé de poursuivre une petite balle pour me regarder et m'appeler de ses petits cris aigus. Très vite, cependant, ses jappements ne devinrent plus qu'un bruit de fond. Mon regard fut attiré par la robe blanche qui enveloppait la petite bête et remonta vers celle qui la portait avec tant d'élégance.

Une jeune femme était assise face à moi. Elle avait le bras droit posé sur la balustrade et tenait un éventail fermé, objet de coquetterie en ce début de printemps plutôt frais. Elle avait la tête tournée sur sa droite et ne s'était pas aperçue de ma présence. Moi, en revanche, je ne pouvais détacher mes yeux d'elle. Elle ne bougeait pas. Elle était perdue dans ses pensées, une légère tristesse ombrageait son visage. Elle ne semblait pas entendre les appels de l'homme et de la femme qui surgirent derrière



Fig.3. Édouard Manet, *Le Balcon*, 1869, huile sur toile, 170 × 124 cm, Paris, musée d'Orsay.
© Jean-Pierre Dalbéra.

elle depuis l'intérieur de la pièce. Son nom était Berthe, apparemment. Et elle ne voulait pas sortir.

Elle préférait rester enfermée, ne pas rompre le confinement, ce que ses deux amis s'apprêtaient apparemment à faire. Lui était un grand homme mince, les cheveux tirés en arrière, le visage barré d'une élégante moustache. Son costume sombre se fondait dans la noirceur de l'intérieur et seule sa cravate bleue et son visage blanc étaient perceptibles. Impatient, il avait déjà allumé une cigarette dont je pouvais sentir l'odeur et qui, lorsqu'il la portait à sa bouche, s'allumait et s'éteignait comme un minuscule phare. La jeune femme qui devait l'accompagner s'était mise à m'observer, la tête légèrement penchée sur la gauche, comme si elle essayait de savoir qui j'étais, de mettre un nom sur mon visage. Tel le disque solaire d'une divinité égyptienne, un cercle de fleurs blanches décorait sa coiffure. Elle terminait de boutonner des gants qui épousaient parfaitement de fines mains de musicienne. Elle serrait entre ses bras une ombrelle ou un parapluie vert, là encore signe de coquetterie parisienne. Elle était tout aussi élégante que son amie mais elle n'avait pas ce mystère, cette étrangeté de statue, cette mélancolie qui faisaient pour moi de Berthe une femme fatale inaccessible.

Ces trois personnages me fascinaient, encadrés par les volets verts ajourés de persiennes, à la fois dedans et dehors, emprisonnés sur ce balcon comme sur une scène de théâtre triste. À nouveau le temps semblait s'être arrêté. Ils étaient figés, pris dans un songe éveillé, comme s'ils posaient, comme s'ils attendaient que je saisisse sur une toile l'expression muette de leurs visages, que je perpétue, au-delà de ce confinement qui allait bientôt prendre fin, cet instant sans importance...

Je ne savais plus depuis combien de temps je me tenais accoudé à ma fenêtre. La nuit était tombée et face à moi se dressait un immeuble dont je n'avais pas le souvenir. Les quelques bruits de la rue aussi avaient changé. Au loin résonnait l'écho d'une sirène d'ambulance. Quand tout à coup s'éclaira un appartement de l'autre côté de la rue. Une grande colonne ornant la façade encadrait une fenêtre sans volets. Face à moi, un couple était assis, chacun immobile, silencieux. Je ne parvenais pas à les distinguer, leur visage était comme flou. Austère, l'homme était vêtu d'une chemise blanche, d'un gilet noir et d'une cravate. Il était penché en avant et lisait le journal. Il semblait absorbé par les nouvelles. En ce temps-là, pourtant, tous les journaux se ressemblaient. Tous parlaient de la même chose. Lassitude.

De l'autre côté de la pièce, la femme était elle aussi assise, accoudée au piano, tordue sur le petit tabouret noir. Perdue dans ses pensées, elle tournait le dos à son compagnon. La gaieté de sa robe aux couleurs vives tranchait avec la tristesse de sa posture, le dos voûté, le coude mélancolique. Je ne savais pas si leur fenêtre était ouverte ou fermée avant que je n'entende le son du piano. Indolente, elle répétait inlassablement la même note, rapidement d'abord, puis laissant de nombreuses secondes entre deux itérations. Cette musique, même minimaliste, m'hypnotisait. Cette note venait se briser contre le silence assourdissant. Mais on aurait dit que son

compagnon, lui, ne l'entendait pas. Moi, les yeux rivés à la fenêtre éclairée, j'entendais le vide.

Je ne savais pas comment ils étaient arrivés là. La lumière s'était allumée et ils étaient apparus. Il ne manquait que le rideau rouge pour que je me sente au cinéma ou au théâtre. Comme si, après quelques instants passés dans l'obscurité, l'écran ou la scène s'était allumé d'un seul coup. Oui, il y avait dans cette pièce quelque chose d'une scène de théâtre, un appartement faussement habité, des meubles banals, presque factices, disposés pour faire vrai. Pas de poussière sur la table ou sur les abat-jours. Un petit théâtre où se jouait un drame silencieux dont j'étais le témoin, le voyeur même. Une excursion immobile dans l'intimité d'un couple. Après ces nombreuses semaines, chaque foyer devait ressembler à celui qui s'offrait devant moi, chaque fenêtre devait projeter cette tranquillité triste. Nous étions passés de la collision des êtres, du carambolage quotidien des individus à la distanciation sociale. Ils étaient allés plus loin. Ils avaient inventé la distanciation intime.

Je me souvenais d'Alberti. La façade de l'immeuble encadrait cette fenêtre comme si elle était une peinture. Une fenêtre ouverte sur l'histoire représentée, sur l'histoire racontée. Sauf qu'il n'y avait pas d'histoire à raconter, ici. Une fenêtre ouverte sur une pause, une torpeur, un arrêt sur image, symbole du temps qui semble s'être arrêté depuis ces dernières semaines. Il ne se passait rien et pourtant je ne pouvais détourner mon regard, attiré comme un papillon par une flamme. J'éprouvais un curieux plaisir à les regarder, à les voir sans être vu. Discrète présence, comme un petit oiseau sur un fil. J'aurais pourtant aimé qu'ils me regardent eux aussi. Je les sentais si près de moi et en même temps si lointains. Comme si cette fenêtre était à la



Fig. 4. Edward Hopper, *Room in New York*, 1932, huile sur toile, 73,66 × 93,03 cm, Lincoln, Sheldon Museum of Art. © Sheldon Museum of Art, Lincoln, Nebraska.

fois une invitation à les regarder et une barrière à les rencontrer. La fenêtre. Le seuil. Seules proximités que ce virus nous accordait.

Enfin un mouvement. La jeune femme se leva et, toujours sans rien dire, vint poser une main sur l'épaule de son compagnon. Puis elle se dirigea vers la porte, qu'elle ouvrit lentement pour se diriger dans une pièce sombre. L'homme plia minutieusement son journal, se leva et le posa sur la table. Il la suivit et, juste avant de refermer la porte, appuya sur un interrupteur et éteignit la lumière. Je me retrouvai seul dans l'obscurité. Après quelques instants à fixer les ténèbres, je sentis au fond de moi que plus personne n'allait apparaître à ma fenêtre, que ce voyage étrange se terminait ici, face au silence d'une vie de couple confiné.

Combien de temps avait passé ? Cela se comptait-il en minutes ? En heures ? En jours ? Je n'avais pas rêvé. Ces jeunes filles à la fenêtre, cette troupe de rhétoriciens, ce balcon haussmannien et cet appartement new-yorkais m'étaient bel et bien apparus. Nous avions partagé ensemble, face à face, ce temps de confinement. J'avais moi aussi tracé ce quadrilatère à angles droits qui était comme une fenêtre ouverte sur l'histoire, sur des histoires, sur des fantaisies. Je fus alors attiré vers ma bibliothèque. Sans savoir pourquoi, sans avoir à le chercher, comme s'il m'appelait, mon regard trouva immédiatement un petit volume blanc. Je tournai les pages une à une. Puis j'ouvris mon carnet, pris mon stylo et notai ces quelques mots : « Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie. » Baudelaire. « Les Fenêtres ».

Fabien Lacouture est docteur en histoire de l'art moderne, auteur d'une thèse intitulée « Représenter l'enfant en Italie du Nord et Italie centrale, XIV^e-XVI^e siècle », menée sous la direction de la professeure Nadejje Laneyrie-Dagen. Chargé de cours dans plusieurs universités, ses recherches portent sur les représentations de l'enfance (de la naissance à l'adolescence), de la famille, et sur les questions d'éducation théorique et visuelle dans l'Italie et l'Europe de la Renaissance.